

## **FESTIVAL « SA M'AIM » 2014**

**Centre Culturel Lucet-Langenier à Saint-Pierre.**

Et la « **Tribune des Tréteaux** » était au rendez-vous...

Les mauvais traitements subis par les femmes ne sont pas qu'un sujet débattu amplement dans les *media* durant la journée qui leur est annuellement consacrée. C'est un non-dit quotidien qu'il est terrible de cerner par les mots de la plainte au commissariat, une souffrance de soumission qui rend coupable et muette jusqu'à la résignation, jusqu'au sentiment du devoir d'acceptation, comme un anti-destin, une fatalité à la gent féminine dévolue.

### **Injuste distribution du sort que Sabbatta rend par le monologue et des fragments de chansons : « Démontages » est une création de la « Compagnie de L'Îlot sacré ».**

Drôle de titre : qu'est-ce qu'on démonte ? Pour qu'il y ait désassemblage, il a fallu un « montage », un maillage. C'est une pièce en fragments, en morceaux de vie, un puzzle de l'abandon.

D'ailleurs, sur scène, les objets du décor sont juxtaposés : ce n'est pas un intérieur de maison, c'est une succession de zones de jeu : tout d'abord, la chaise sur laquelle est posée une veste bleue, mise incomplète, centre de toutes les curiosités, qui contient une lettre et des clés, le trousseau de la porte d'entrée. Symétriquement, on trouve un confortable fauteuil rouge, la couleur de la douleur, mais aussi de la passion qui empoisonne, de la tragédie ; couleur également de l'ambiguïté, de la réversibilité, c'est une tonalité mal famée liée à la cruauté.

Au centre, comme une barre d'assouplissement, se dresse une construction de métal, une géométrie noire, propice à l'équilibre comme à son contraire. C'est une forme double, un appui, un obstacle, ici, le garde-corps d'une fenêtre ouverte sur le froid de l'hiver, le balcon d'un avenir tronqué ; ou bien est-ce la dernière barrière que la protagoniste enjambe, juste avant l'envolée d'un suicide dans la nuit de l'invisible ? C'est une balustrade non décorative, un de ces objets en kit, qui peut se décomposer, disparaître, une matérialisation du « démontage ».

Tout commence par une chanson, « Ne vous mariez pas les filles, ne vous mariez pas », entonnée *a cappella* par la comédienne pieds nus sur le sol, recouverte d'une sorte de tunique blanche au col montant, chemise de nuit pudique, de celles que l'on porte lorsqu'on sait qu'on n'est plus désirée. Un chanté parlé d'une voix rauque, une voix qui a souffert, désabusée, une voix qui s'en raconte encore, qui voudrait espérer.

D'autres chansons vont ponctuer le spectacle habité des réflexions de la femme rendue à elle-même. La chanson met des mots sur le vide que le personnage ressent : appartement déserté, sentiment d'inutilité, « je comprends pas, j'ai tout essayé vraiment, qu'est-ce que je leur fais ». C'est la plainte de la victime qui refuse de croire que « ça » puisse se produire encore, être délaissée, reléguée, seule face à cette fenêtre glacée, qui ouvre sur le néant, comme sur le souvenir ou sur le mensonge qu'on se fait à soi-même quand on préfère le déni à la vérité.

La tunique blanche, la blondeur, la pâleur de la comédienne en font un ange déchu, pétri de naïvetés, de mirages et qui finit par se vêtir de la veste de l'absent après s'en être caressée, chue sur le sol, à se perdre dans des mots de poésie mensongère. Elle se laisse aller à la mythification d'un passé encore proche, trois ans, la durée des effets du philtre d'amour sur Tristan et Iseult. Et elle se berce de phrases merveilleuses, tout est arrivé à Venise, « ta voix étouffée par le brouillard », tous ces mots « que je savoure comme un vin lourd et capiteux », souvenir de conte avec un « manteau de froid », des sensations en « épines givrées » dans la « bise en bourrasque ».

Mais le « prince charmant » est un beau parleur qui l'a toujours fait attendre, « changeant comme le temps », elle le sait, c'est plus un « julot » qu'un amant. On dirait un texte de Cocteau dit par Piaf. Le réel est sordide, les tartines du matin qu'on couvre de confiture, la démission, comme si la servilité pouvait être une stratégie de séduction.

C'est alors qu'un transfert s'opère, le personnage de femme en souffrance est comme habité de celui qu'elle attendait. Ce vêtement qu'elle va piétiner est un veston ensorcelé, un vêtement qui inverse la donne : au poker de la vie, qui est le vrai perdant ?

Dès lors nous assistons à un renversement de situation, la comédienne se métamorphose : la sage chemise blafarde si tristement conjugale se dégrafe, une robe noire, puis un vaste manteau, des bottes noires également, et voici que se lève une habituée de la nuit. Le cynisme, la cruauté l'emportent et on se croirait happé dans l'univers décalé de Jean-Michel Ribes.

Tout se passe à présent sur le balcon, à l'extérieur. On est très loin du prosaïsme de l'épouse bafouée et gémissante. Comme un oiseau énigmatique lié aux énergies négatives de l'obscur, la comédienne nous entraîne vers un autre monde, fantastique, où la folie des mots déconstruit ce qui a précédé. Mais l'imagerie de la mort vient contredire ce fallacieux espoir de bonheur dans la liberté retrouvée : elle n'est pas elle-même, elle est un montage de « Moi », une succession de références à des textes déjà écrits dont la mélodie vient la hanter ; elle est toujours prisonnière de paroles autres, qui la traversent et qui restent son unique mode d'exister. Jusqu'au bout.

La représentation à laquelle nous assistons est tout en rupture de tons, en cassure d'éclats par l'insertion de ce « chanté parlé » qui est propre à Sabbatta. La comédienne joue

dans l'énergie ; expérimentée, elle a l'aisance d'un jeu bien rodé. Elle a de l'abattage et sait capter son auditoire par une présence très affirmée.

C'est un exercice difficile que d'être seule en scène, la prise de risque est totale. Mais c'est ce qui, visiblement, plaît à Sabbatta et le choix d'une mise en scène très épurée donne de la densité à l'ensemble. On aimerait la voir se lancer dans un rôle tragique. Affaire à suivre ?

**Halima Grimal**